

La richesse, une épreuve pour le croyant

Ghaleb Bencheikh

L'aumône, troisième pratique de l'islam, « renvoie spirituellement parlant à la nudité primordiale de l'homme qui vient nu dans ce monde et repart, également, de ce monde dépouillé de tout. Il a beau courir après les richesses, amasser des biens, thésauriser des fortunes, il ne fera que gérer au mieux ce qui ne lui appartient pas. Il ne jouit que de l'usufruit de ce qui est à Dieu ».

« *Money doesn't make you happy* ».

Ainsi enseignait bien le vieil adage anglais, même si pour certains le bonheur est la bonne fortune dans tous les sens du mot. L'homme cherche à être heureux, mais il se rend compte le plus souvent que ce n'est sûrement pas l'abondance des biens matériels qui doit être liée nécessairement à l'idée du bonheur.

A ce sujet, et d'une manière anecdotique, on rapporte que le calife abbasside al Ma'mûn (813-833) fils de Haroun al-Rachid, avait, quant à lui, une conception du bonheur nullement assujettie à l'argent. En effet, un épisode resté célèbre dans l'histoire, raconte qu'un jour le grand calife demanda à ses commensaux de lui exposer leur définition du bonheur. Les réponses furent celles habituelles des courtisans : pour la plupart un mélange de flatterie, d'hypocrisie, de flagornerie et même de duplicité, s'arrêtant sur les biens de ce monde et les vanités du siècle. Puis, quelques-uns mirent en avant la recherche, beaucoup plus honorable, de la connaissance et l'acquisition du savoir comme condition du bonheur ; d'autres, jouant sur la corde sensible de la piété proposèrent le recueillement et la méditation dans une attitude spirituelle. Mais la

réponse du riche et puissant al Ma'mûn fut d'énoncer tout simplement que le bonheur absolu est d'avoir une épouse qui vous aime et que vous aimez : « *Vous avez de quoi vivre votre journée et vous n'avez pas affaire au calife !* ». La condition première du bonheur se trouvait donc, pour le commandeur des croyants, dans la tendresse des liens conjugaux et dans la modestie d'une vie simple loin du vacarme tumultueux de la grande ville et ses richesses étalées.

Dans la tradition islamique, l'argent n'est pas la condition nécessaire au bonheur. Bien au contraire, c'est plutôt la générosité qui rendra heureux et procurera un sentiment de satisfaction. Il est bien spécifié dans le Coran que la piété va de

Ghaleb Bencheikh, docteur ès sciences et physicien français, est également de formation philosophique et théologique. Il anime l'émission *Islam* dans le cadre des émissions religieuses diffusées sur France 2 le dimanche matin. Il préside la Conférence mondiale des religions pour la paix et appartient au comité de parrainage de la *Coordination française pour la Décennie de la culture de non-violence et de paix*.
Bibliographie : *Alors, c'est quoi l'islam ?*, éd. Presses de la Renaissance, 2001 ; *L'islam et le judaïsme en dialogue* (avec Salam Shalom et Philippe Haddad et la collaboration de Jean-Philippe Caudron), éd. de l'Atelier, 2002 ; *La Laïcité au regard du Coran*, éd. Presses de Renaissance, 2005.



La richesse, une épreuve pour le croyant

17

païr avec le don :

« Craignez Dieu autant que vous pouvez, écoutez, obéissez et faites largesses. Ce sera un bien pour vous. Et, ceux qui se seront préservés de leur propre avarice, voilà qui seront heureux ». Sourate 64, la grande perte, v. 16.

Tout comme dans un contexte de croyance religieuse, la notion du bonheur est relative à la conformité de la guidance divine :

« ... Puis, si jamais un guide vous vient de Ma part, quiconque suit Mon guide ne s'égarera point et ne sera pas malheureux. » Sourate 20, ta ha, v. 123.

Pascal dans ses pensées exprime cette même idée du bonheur liée à la foi, en la formulant autrement :

« Tous les hommes recherchent d'être heureux. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes. Jusqu'à ceux qui vont se pendre. Et cependant depuis un si grand nombre d'années jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement. ».

La richesse, est-ce bien vu ?

D'un point de vue purement spirituel, la richesse est beaucoup plus perçue comme une épreuve que comme un bien en soi. Religieusement parlant, la fortune est une sorte de mise à l'examen de l'homme argenté quant à son attachement viscéral aux biens de ce monde. Mais à vrai dire, tant que la richesse n'est pas une fin en soi, elle est neutre. Elle n'a pas à être mal ou bien vue. S'enrichir pour entreprendre et fructifier les investissements en vue de produire et faire profiter tout l'entourage et par delà l'ensemble de la société, devient un acte louable. En revanche amonceler des fortunes sans les

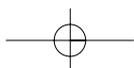
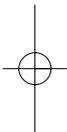
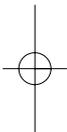
recapitaliser ni les réinjecter dans les circuits de production est vraiment détestable. Combien de fois l'homme fortuné a-t-il agi avec arrogance ? Le comportement des riches dans certaines situations fait glisser sur la pente raide de la tyrannie. Dans la tradition islamique, le Coran attire l'attention des croyants sur cette conduite afin de se prémunir de ses méfaits :

« Prenez-garde ! Vraiment l'homme devient rebelle, dès qu'il estime qu'il peut se suffire à lui-même à cause de sa richesse. » Sourate 96, l'adhérence, v. 6 et 7.

C'est pour cela que le troisième pilier de la pratique cultuelle en islam est l'aumône, qualifiée parfois de légale. Curieux adjectif pour un acte charitable qui doit être spontané, laissé à l'élan de générosité des croyants. En principe cet acte ne doit pas être soumis à l'obligation de la loi. Mais il se trouve qu'effectivement, l'aumône est une prescription fondamentale légalisée par de nombreuses injonctions coraniques. Elle relève de la loi de Dieu et est essentiellement orientée vers le divin via le visage de l'homme ici-bas. Elle est nommée tantôt zakat, tantôt sadaqa signifiant à la fois purification et accroissement avec des notions de caution et même d'émanation assainissante dans un cas et signifiant aussi sincérité et véridicité dans l'autre. C'est dire l'importance dans la vie religieuse des croyants, que revêt l'acquiescement de l'aumône. Elle est homogène à la foi et va de pair avec la piété.

S'acquiescer de l'aumône revient, en vérité, à purifier l'âme de l'animosité infâme et du vice de l'avarice afin de recevoir les bénédictions divines par l'action bienfaitrice du prophète de Dieu.

En réalité, l'aumône renvoie spirituellement parlant à la nudité primordiale de



l'homme qui vient nu dans ce monde et repart, également, de ce monde dépouillé de tout. Il a beau courir après les richesses, amasser des biens, thésauriser des fortunes, il ne fera que gérer au mieux ce qui ne lui appartient pas. Il ne jouit que de l'usufruit de ce qui est à Dieu. Autant en donner, alors, une part à ceux qui sont dans le besoin. C'est un droit divin qui leur est accordé. Dans une optique de répartition équitable des richesses, les pauvres recevront ce qui leur est dû de la part de leur Seigneur par l'intermédiaire du croyant qui, riche et aisé, est encore une fois éprouvé par la fortune ! Il doit assumer ses responsabilités dans la Cité et contribuer à alléger la souffrance de ses semblables.

Toutefois, la discrétion est recommandée. Il n'y a pas à obliger ostensiblement le nécessiteux récipiendaire de la zakat ni à en faire état. Un tel comportement est réprouvé. Celui qui donne, aura à le faire avec circonspection.

L'argent peut-il être honnête ?

L'argent doit être honnêtement gagné, comme tout bien, il ne doit pas être mal acquis, sinon, comme le souligne le vieil adage, il ne profitera jamais. Après toutes les considérations spirituelles avancées précédemment, il n'y a tout de même aucune raison de ne pas vouloir gagner de l'argent pour améliorer notablement ses conditions et celles de ses proches. Mais pour être surtout un élément constructif dans le tissu social et économique dans la société, il y a lieu d'investir et de fructifier les capitaux pour l'intérêt de tous. Si l'argent n'a pas d'odeur, comme disait Vespasien, la pauvreté en a une et parfois elle est « piquante ». Aussi est-il

légitime de s'en sortir. La dignité de l'être humain chez les personnes pauvres doit être absolument respectée, mais il faut œuvrer pour que l'état de pauvreté cesse et pour qu'il soit mis fin à l'indigence. Hormis les cas extrêmes d'allergie véritable à l'argent dans les comportements ascétiques et de vie acceptée dans le dénuement, la pauvreté ne constitue pas une fin en soi. Lorsque la misère s'abat, il est du devoir du miséreux de l'annihiler. C'est certes par des moyens légaux et licites qu'il faut en finir avec le manque et la gêne. Auquel cas, un travail justement rémunéré, un commerce honnêtement entrepris et une activité sérieusement menée sont autant de biais louables pour gagner sa vie honorablement et sortir donc de la situation de contraintes et de privations accablantes dans laquelle se trouve la personne indigente. Dans cette configuration, il n'y a plus aucun scrupule à recevoir de l'argent dûment et honnêtement gagné. C'est comme s'il y avait toujours quelque chose de louche et de suspect à être riche. Sans vouloir faire absolument l'éloge du faste, il paraît curieux de tenter de justifier un train de vie conséquent. Le malaise devant la richesse mine les relations entre les êtres. Et il n'y a aucune raison de susciter des problèmes avec la richesse en tant que telle, lorsqu'il n'y en a pas et lorsque l'argent est dûment et honnêtement gagné.

Pour revenir à l'aumône, considérée comme un droit divin sur les riches pour les pauvres. Ces derniers la reçoivent et la dépensent comme un bien honnête. D'ailleurs, ce ne sont pas que les pauvres qui reçoivent l'aumône. En effet, les destinataires bénéficiaires de la zakat sont spécifiés dans le Coran. Outre les pauvres et les nécessiteux, d'autres catégories sont mentionnées comme celle des percepteurs qui travaillent à sa collecte.



La richesse, une épreuve pour le croyant

19

Ce sont les légistes et les juristes qui, par la suite, décideront des modalités de son acquittement. En numéraire ou en bien nature. Généralement, le croyant musulman calcule chaque année sa contribution. C'est une somme défalquée sur ce qu'il a pu épargner pendant une révolution d'un an lunaire hégirien. Elle est égale au quart du dixième de l'épargne.

Comment vivre l'amour de Dieu ?

L'amour de Dieu est, pour un croyant, la raison d'être lors de sa grande pâque sur terre. Le sentiment amoureux reflète bien des attitudes dans l'aventure humaine ici-bas. S'il met Dieu au-dessus de toutes ses passions et s'il fait triompher l'amour qu'il porte à Dieu sur toutes les autres inclinations, alors il aime vraiment Dieu. De même, il a vraiment la foi.

Si le commun des mortels n'éprouve amitié ou amour que pour un vulgaire profit mondain, le croyant qui désire obtenir l'agrément de Dieu et la satisfaction divine, a des vues plus élevées, des buts sublimes, loin du borbier de la terre. Ainsi est le croyant véritable, que Dieu protège jalousement, qu'Il aime et chérit, et à l'appel duquel il accourt.

Il est enseigné dans la tradition prophétique que parmi les personnes que Dieu protégera de Son ombre, le Jour de la Résurrection, quand il n'y aura pas d'autre ombre que la Sienne, « ... Deux êtres qui s'aiment en Dieu, qui se réunissent et se séparent ainsi ».

Il est vrai qu'aimer autrui, par amour de Dieu, n'est pas aisé et n'est pas donné, c'est une affaire subtile, fine, sérieuse, qui implique de lourds devoirs. Aimer son frère en Dieu, c'est d'abord lui donner le

pas sur soi-même, le tenir pour plus méritant et s'en faire la rançon. C'est être son conseiller sincère et fidèle, l'avocat et le défenseur de son sang, sa famille, son bien et son honneur. C'est s'inquiéter de son absence, lui rendre visite. Tout cela en vue d'une seule chose : l'agrément de Dieu.

Aimer pour Dieu conduit au parachèvement de la foi.

L'amour que porte le croyant pour ses frères les hommes est pur, désintéressé. Il aime pour eux ce qu'il aime pour lui-même, en leur accordant la priorité. Le Prophète a retourné la fameuse golden rule : « *Ne fais pas à autrui ce que tu n'aimes qu'on te fasse* ».

« *Nul d'entre vous ne peut prétendre être croyant jusqu'à ce qu'il aime pour son frère ce qu'il aime pour lui-même.* »

Mais cet amour ne doit pas signifier complaisance, complicité dans le mal et l'injustice. La meilleure façon d'aimer quelqu'un en Dieu, c'est d'être pour lui un miroir de l'âme où il puisse constater ses défauts et ses faiblesses. C'est aussi de ne pas le laisser s'égarer dans les vallées tortueuses de la passion aveugle, de lui ordonner le Bien, de lui proscrire le Mal.

Quand le croyant aime son frère en Dieu, il doit l'en informer. Pour que leur amour soit réciproque. Le prophète Muhammad a montré à ses compagnons comment faire pour parvenir à s'aimer en Dieu :

« *Par celui qui tient mon âme dans Sa Main ! Vous n'entrerez au Paradis que lorsque vous serez croyants, et vous ne serez croyants que lorsque vous vous aimerez ! Vous indiquerai-je une chose qui vous permettra de vous aimer les uns les autres si vous la faites ? Commencez par bien vous saluer mutuellement !* ». ■